

Pour une nouvelle pratique contrastive de la traduction technique professionnelle

Jean-Marie LE RAY

Introduction

Ce qui distingue un titre, outre les caractéristiques d'impact et de synthèse qu'on souhaite lui donner, c'est qu'il n'est jamais innocent : chaque mot y est pesé et soupesé, et l'essentiel du discours qu'il annonce doit déjà y être contenu.

Par conséquent, quel meilleur prologue que d'en expliciter l'intitulé pour introduire mon développement ?

Tout d'abord pourquoi commencer par la préposition « Pour... » ?

Parce que sa polysémie englobe parfaitement tous les sens que j'entends mettre en avant : selon Le Petit Robert (1995 : 1745-46), « pour » marque entre autres une idée d'échange, d'équivalence, de direction, de destination, de résultat, d'intention, de propension (être pour, en faveur de...), à la fois cause et conséquence, etc.

Une nouvelle pratique contrastive

La nouveauté est quelque chose que connaissent bien les traducteurs, puisque nous y sommes confrontés à chaque traduction, qu'on soit débutant ou qu'on ait cinquante ans de métier ! Nouveaux domaines (à moins de vouloir rester confinés dans les mêmes textes toute sa vie professionnelle durant), nouveaux termes, nouveaux problèmes à résoudre, nouveaux produits informatiques à maîtriser, et ainsi de suite.

À cette nouveauté continue de nos conditions de travail doit donc correspondre « une nouvelle » approche dans notre manière de traduire, non pas pour le plaisir d'innover à tout prix, mais plutôt pour apprendre à renouveler nos méthodes professionnelles et à tirer un profit maximal des nouvelles ressources qui s'offrent à nous : je pense évidemment à l'évolution constante de l'informatique et à la révolution permanente de l'Internet...

« Pratique », un substantif qu'on associe presque toujours en l'opposant à la théorie, est utilisé ici dans une optique de complémentarité avec cette dernière et dicté par une expérience de terrain de plus de quinze ans. Un traducteur n'oublie jamais que son geste doit s'appuyer sur une réflexion théorique continue, et s'interroger sur les concepts qui fondent notre métier est particulièrement salutaire à son exercice.

Reste cependant une distinction importante entre théorie a priori et théorie a posteriori, où, dans le premier cas, on part de la théorie pour arriver à la pratique, en étayant en quelque sorte sa pratique sur les théories qu'on a reçues/assimilées, alors que, dans le second, on commence par la pratique pour aboutir à la théorie, en élaborant et nourrissant celle-ci sur une base expérimentielle.

Par ailleurs cette pratique est double : tout comme la traduction désigne à la fois le produit et le processus (en tant qu'une suite d'opérations) qui permet de l'obtenir, la pratique de la traduction doit s'articuler autour des deux pôles qui découlent naturellement de cette activité :

1. comment traduire ?
2. comment être traducteur ?

Dissociables à leur tour de la façon suivante :

1. comment traduire ?

a) comment traduit-on ?

b) comment faut-il traduire ?

comment être traducteur ?

a) comment est-on traducteur ?

b) comment faut-il être traducteur ?

Les deux a) partent d'un constat de l'acte traduisant (ce qui se fait et ce que je fais), alors que les deux b) - conjugués à dessein au présent et non au conditionnel -, s'inscrivent dans une perspective professionnelle (ce qu'on doit faire et ce que je dois faire dans mon métier). L'objectif de cette double chronologie étant de chercher « à définir les constantes dans la pratique des traducteurs » et, à partir de là, « les critères d'une traduction de qualité » (Guillemin-Flescher 1997 : 829-831).

Une pratique duale, donc, orientée-produit (le texte traduit et le processus mis en œuvre) et -ressource (le traducteur et les moyens qu'il met en œuvre).

Quant au qualificatif accolé à « pratique », en survolant très sommairement : appliqué à la linguistique, « contrastive » signifie qu'il s'agit d'une discipline comparative, s'intéressant aux divergences et convergences entre deux ou plusieurs langues ; en traduction, l'épithète s'applique à une démarche empirique qui étudie les « différences de modalités d'expression d'une idée ou d'une réalité » (Rochard) entre les langues, ce que tout traducteur professionnel est amené à faire chaque jour de façon plus ou moins active/interactive et/ou intuitive.

En revanche, dans le cadre de cette contribution, la « pratique contrastive » concerne exclusivement les deux points mentionnés plus haut :

2. comment traduire ?

comment être traducteur ?

En analysant les contrastes entre, d'une part, « ce qui se fait » et « ce que je fais », et, de l'autre, « ce qu'on doit faire » et « ce que je dois faire ».

Cela n'étonnera personne : le traducteur n'est pas seul mais immergé dans un système formel/informel plus ou moins structuré où quantité d'intervenants et de ressources entrent en jeu, et où les dures lois du marché l'obligent à jouer constamment sur le fil du rasoir, pauvre funambule écartelé entre les tensions de l'offre et de la demande !

De la traduction technique professionnelle

L'expression nominale « la traduction » est prise ici dans son acception la plus courante et exprime autant le produit fini (c'est-à-dire la résultante d'une traduction absolue portant sur « l'intégralité des données, informations, contenus et formes du document original », Gouadec 1989 : 28) que l'activité de traduction :

- ◆ « technique » indique tout ce qui est hors traduction littéraire (littérature, poésie, bandes dessinées, livres pour enfants, etc.) et audiovisuel (films, émissions TV, radio, cinéma, scénarios, doublage, etc.), et regroupe aussi bien le technico-scientifique que l'économico-juridique, les deux grands macro-domaines qui polarisent la majorité des traductions ;
- ◆ enfin, « professionnelle » entend réinscrire la traduction dans son milieu *naturel* (...) et exprimer une différence par rapport à l'acte traduisant exercé en contexte d'apprentissage, que ce soit dans le cadre d'une formation (universitaire ou autre) ou d'un stage en entreprise (de traduction ou non), pour ne faire ressortir que l'aspect métier de toutes celles et ceux qui traduisent principalement pour gagner leur vie (ce qui n'est évidemment pas le cas d'un stagiaire en alternance). Car entre les théorisations formatives et l'exercice de la profession, le fossé est parfois profond : c'est un peu comme passer des beaux

discours à la rude réalité. Non pas que ces beaux discours soient faux - a contrario, ils seraient plutôt l'aboutissement dont rêve tout traducteur chevronné -, mais simplement parce qu'ils s'avèrent, à l'épreuve des faits, totalement ou partiellement irréalisés (je ne dis pas *irréalisables*...).

Dressons donc un bilan des habitudes consolidées en traduction technique professionnelle pour tenter de mieux cerner la situation.

Bilan consolidé

En traduction technique professionnelle, le constat est sans appel : il y a pénurie chronique de bons traducteurs dans toutes les langues, d'où une demande largement supérieure à l'offre. De plus, en raison du contexte actuel d'internationalisation et mondialisation d'économies hyper compétitives, les besoins augmentent de façon exponentielle et l'écart entre la demande et l'offre ne cesse de se creuser.

Nous avons par conséquent un secteur à deux vitesses :

- ◆ d'un côté, les meilleurs, débordés, ne peuvent satisfaire toutes les demandes et sont souvent contraints de refuser du travail ;
- ◆ de l'autre, un nombre incalculable de bonnes volontés se professant traductrices/traducteurs vivent en acceptant n'importe quoi à n'importe quelles conditions et en cassant les prix.

Un paradoxe dû en grande partie à une non-compréhension et une sous-estimation significatives des enjeux implicites véhiculés par ces deux questions :

- ◆ Qu'est-ce qu'un « bon traducteur » ?
- ◆ Qu'est-ce qu'une « bonne traduction » ?

auxquelles il convient d'apporter des réponses non théoriques :

- ◆ Un « bon traducteur » réunit pour le moins ces trois conditions *sine qua non* :
 - Il est très fort dans la langue source ;
 - Il est encore meilleur dans la langue cible (QUI DOIT ÊTRE SA LANGUE MATERNELLE DANS 99,99% DES CAS) ;
 - Il est capable de s'adapter à tout (ou presque) et d'apprendre tout (ou presque) vite et bien.
- ◆ Une « bonne traduction », c'est le meilleur équilibre des compromis possibles à trois niveaux :
 - compromis sur les coûts ;
 - compromis sur les délais ;
 - compromis sur la qualité.

Ces affirmations - fruit de plus de quinze années de pratique au quotidien dans la double qualité de traducteur et de directeur d'agence de traduction -, qui pourraient sembler bien péremptoires à première vue, méritent d'être approfondies.

Je développerai donc mon argumentation en adoptant une approche contrastive entre « ce qui se fait » et « ce que je fais », et en posant comme hypothèse idéale et simplificatrice (mais pas trop...) que « ce qui se fait » correspond aux mauvaises pratiques et « ce que je fais » aux bonnes pratiques !

Ce qui se fait

En règle générale, et toujours en suivant le schéma COÛTS-DÉLAIS-QUALITÉ, les pratiques habituelles, qui sont autant de mauvaises habitudes, peuvent être résumées comme suit :

- ◆ Les tarifs négociés avec le client lui sont pratiquement toujours trop favorables ;
- ◆ La plupart des traductions, fréquemment transmises à la dernière minute, se font systématiquement, et, plus grave encore, *inutilement*, DANS L'URGENCE (déterminée par le rapport quantité/délais), volontiers le vendredi pour le lundi (nombre de pages permettant, mais c'est souvent le cas...) ;
- ◆ Presque toujours, le texte à traduire est remis au traducteur dans le vide le plus total, c'est-à-dire hors de tout contexte et sans aucune référence extra-textuelle (documentaire, technique, culturelle, etc.), sans parler de la mauvaise qualité du support papier : par exemple, les télécopies ou annotations à la main illisibles que le traducteur s'abîme les yeux à déchiffrer sont monnaie courante en traduction juridique, ce qui est quand même le comble à l'heure de l'Internet ! ;
- ◆ Le résultat de tous ces facteurs conjugués étant que le traducteur n'est pour ainsi dire jamais en condition de bien travailler, puisque, selon la fameuse Loi de Murphy, il y en a toujours au moins un des trois qui se réalise. Et qu'on ne s'y trompe pas, c'est le contraire qui est l'exception !

Ce que je fais

- ◆ J'aborderai plus loin les points 1. et 4., dans le cadre des relations client-bureau de traduction-traducteur...
- ◆ En traduction professionnelle, le premier facteur par ordre d'importance, et le plus critique dans l'absolu, c'est le TEMPS. Impossible d'élaborer un discours quelconque sur ce métier si l'on fait abstraction du facteur temps, puisque c'est celui qui conditionne et « encadre » l'ensemble de l'activité traduisante ; et même si ce cadre peut être plus ou moins lâche, il l'est volontiers moins que plus ! D'où cette règle impérieuse, qui tient souvent de la gageure :

☞ *Je négocie toujours, autant que faire se peut, les délais les plus longs possibles !*

- ◆ Au cœur du processus traditionnel de traduction est le TEXTE. Précisons en disant qu'il s'agira d'un texte pragmatique, c'est-à-dire, selon la définition de M. Gouadec, d'un texte ayant la double caractéristique d'être « adapté à un public spécifique » et « destiné à une exploitation spécifique » (1990 : 332). Donc, *même si c'est loin d'être toujours le cas*, donnons pour acquis que le traducteur sait réellement POUR QUI (pour quel public) et POUR QUOI (pour quelle utilisation de son texte) il assure une *médiation* (1990 : 334), afin qu'il puisse construire sa traduction en tant qu'acte de communication efficace, qui consiste non pas à trouver des « *mots justes* » mais le « *texte juste* » (1990 : 333).

Le traducteur face au texte

Chaque texte est un défi à relever ! Pour mettre toutes les chances de son côté, le traducteur doit :

- ◆ avoir un état d'esprit offensif, une volonté de vaincre les difficultés, nombreuses, parfois apparentes et plus souvent cachées, qui l'attendent. Cela aide beaucoup à rester positif quand la fatigue est là et le découragement guette ;
- ◆ considérer le texte comme un TOUT : il n'est pas face à une traduction quelconque, mais face à UN texte et un seul, un texte à prendre dans son UNITÉ, ce texte formant par

ailleurs le contexte de premier niveau de son contenu (peu importe ici la nature exacte de ce contenu, posons seulement qu'il s'agit d'un domaine technique X, décrit par la langue de spécialité X) ;

- ◆ lire son texte (remarquons que le traducteur se l'est approprié au passage) et regrouper ses compétences dans un effort de perception immédiate, servant à mettre à plat les premiers problèmes rencontrés et à identifier les zones d'ombre. Lors de cette activité préparatoire, même s'il reste encore à écrire, le texte cible (TC) doit déjà exister comme message mental, au moins sous forme de synthèse potentielle à partir de laquelle raisonner et orienter ses recherches ;
- ◆ mobiliser alors tous les moyens à sa disposition pour comprendre « par intégration des connaissances nécessaires (lexicales, thématiques, cognitives, contextuelles) » (Burloux) la nature, « les stratégies, les enjeux et les objectifs » (Gouadec 1990 : 333) de sa traduction ; selon la technicité du texte source, cette étape peut durer autant, sinon plus, que la phase de réexpression même, celle-là étant antérieure et/ou concomitante à celle-ci ;
- ◆ enfin entrer dans le vif du sujet et commencer à traduire !

Le traducteur face à sa traduction : l'acte de traduire

... Savoir deux langues, c'est-à-dire se mouvoir sans difficulté dans deux univers linguistiques et culturels différents, ne signifie pas, tant s'en faut, que l'on puisse passer sans encombres d'un système à l'autre.

Pour autant, « comprendre » ne signifie pas toujours qu'on est à même de « traduire ».

(Jean-Claude Capèle - <http://www.khristophoros.net>)

La différence entre *comprendre* et *traduire* tient en un seul mot : **REFORMULATION**. La traduction, fidèle à son origine étymologique, fait passer un message d'une langue dans une autre, respectivement désignées comme langue source (LS) et langue cible (LC). Entre ces deux pôles, source et cible, le traducteur doit interpréter et arbitrer à la fois au niveau de la langue (qui englobe langue + langue de spécialité X) et du message (texte technique X), dans un va-et-vient continu d'un pôle à l'autre, d'un registre à l'autre...

Au-delà des contraintes et des marges de manœuvre qui influencent et caractérisent les choix¹ du traducteur, amplement décrites dans la littérature existante, l'acte de traduire est destiné à produire, outre la traduction elle-même, un BI-TEXTE², où seront mis en parallèle le texte original en langue source (TS) et sa traduction en langue cible (TC).

En prenant le problème à rebours (mais sans vouloir entrer dans le détail d'une telle étude comparative), dégager les propriétés intrinsèques d'un bi-texte permettrait, d'abord par l'exemple, de mieux appréhender les lignes directrices devant présider à tout transcodage/transfert de signification/sens³ de TS vers TC.

1 **Choix de traduction** : la notion de choix découle de l'impossibilité de traduire sans sacrifier certaines virtualités interprétatives du texte original. Le traducteur se trouve donc aux prises avec des couples antagonistes (tel que « esprit » / « lettre », signifiant / signifié, local / global, connotation / dénotation) dont il doit privilégier un terme au détriment de l'autre... (Kraif 2001 : DCXL-DCXLI)

2 Quant à l'accumulation des bi-textes au fur et à mesure des traductions, elle constitue à proprement parler un gisement brut extrêmement précieux, où est déposée toute la *mémoire expérientielle* du traducteur.

3 En donnant respectivement à ces termes la signification suivante :

- **Transfert** : « activité cognitive qui opère le passage d'un énoncé donné en un autre énoncé considéré comme équivalent » (selon la définition de la traduction proposée par A. J. Greimas & J. Courtès, cités par Kraif 2001 : 20)

Or qu'on définisse TS et TC comme textes parallèles, appariés, alignés ou autre, le problème central de cette opération se résume en un seul concept, celui de la MISE EN ÉQUIVALENCE du message, dont Ad Hermans (1999) nous dit : « La première obligation du traducteur n'est pas l'équivalence des termes, mais celle du message »⁴

Une « mise en équivalence » dynamique des concepts, donc, qui se traduit concrètement moins par la recherche des similitudes que des différences linguistiques/terminologiques et extralinguistiques/culturelles entre LS et LC.

1. Un cas d'école : italien LS - français LC

Ces deux idiomes, qui sont dans la réalité, en dépit de leur proximité apparente, deux parfaits faux amis, donnent un aperçu exact de ce que doit et ne doit pas faire un traducteur⁵, puisque l'on compte assurément beaucoup plus de « false sorelle » dans la paire italien-français que de « false cognates » dans la paire anglais-français, raison pour laquelle les débutants (mais pas seulement) ont la fâcheuse tendance à traduire littéralement des paragraphes entiers, en produisant ainsi des textes corrects au plan grammatical mais totalement incompréhensibles et ridicules à l'entendement d'un lecteur français.

Selon Danica Seleskovitch, « rien n'est plus facile que de mal traduire de l'italien vers le français. Le texte confond les idées et, en comparaison avec d'autres langues, le traducteur produit plus difficilement une bonne traduction car il reste constamment hypnotisé par le texte source. »⁶

Prenons comme exemple le cas des comptes de groupe, où, pour simplifier, l'élaboration du bilan consolidé peut se faire par trois méthodes :

- metodo del consolidamento integrale,
- metodo del consolidamento proporzionale,
- metodo del patrimonio netto.

- **Transcodage** : transformation d'un énoncé en langue source en un énoncé équivalent en langue cible, en ne tenant compte que des contraintes linguistiques. Le *transcodage* opère sur les *significations* tandis que la traduction porte sur le *sens*.

- **Sens** : objet de la situation de communication, lié au vouloir-dire de l'émetteur et à l'interprétation du récepteur. Par opposition à la *signification*, le *sens* est une valeur instantanée, singulière, liés à des facteurs situationnels particuliers.

- **Signification** : valeur sémantique conventionnelle attachée à une unité ou une construction linguistique. À la différence du *sens*, la signification est inscrite de manière stable dans le code linguistique. (Kraif 2001 : DCXLIII-DCXLIV)

4 Voir également, dans un même ordre d'idée :

- « Traduire consiste à produire dans la langue d'arrivée le plus proche équivalent naturel du message de la langue de départ, en premier lieu sur le plan du sens et en second lieu sur le plan du style. » (Eugène Nida, cité par Kraif 2001 : 21)

- « The central problem of translation-practice is that of finding TL [target language] translation equivalents. A central task of translation-theory is that of defining the nature of conditions of translation equivalence. »

- « A textual translation equivalent, then, is any TL form (text or portion of text) which is observed to be the equivalent of a given SL form » (Catford, cité par Cosculluela 1996 : 221-222).

5 En fait, le problème se pose avec moins d'acuité lorsqu'on traduit depuis l'anglais, l'allemand ou autre, car la nécessité de réinterpréter complètement le sens dans la nouvelle formulation oblige en quelque sorte celle ou celui qui traduit à mieux appréhender et approfondir -en théorie- le contexte ; pour autant, les arguments que je développe ici peuvent aisément s'étendre à tous les couples linguistiques.

6 « È facile tradurre male l'italiano in francese. Interviene una confusione di idee ed è più difficile, rispetto ad altre lingue, tradurre bene l'italiano in francese, poiché il traduttore rimane costantemente ipnotizzato dalle parole del testo di partenza. » (citée par Podeur 1993 : 23).

Donc, puisqu'on parle de consolidation, un traducteur pourrait facilement être tenté de traduire par :

- méthode de la consolidation intégrale,
- méthode de la consolidation proportionnelle,
- méthode du patrimoine net.

Le binôme signification/sens semble respecté et tout à fait vraisemblable, d'autant plus que, à ma connaissance, on ne trouve actuellement la traduction de ces termes dans aucun dictionnaire, pas même dans l'excellent ouvrage de M. Michel Valente⁷ : on parle couramment de périmètre de consolidation et le patrimoine net est la situation nette « correspondant, après l'affectation des résultats, à la somme algébrique des apports ; des écarts de réévaluation ; des bénéfices autres que ceux pour lesquels une décision de distribution est intervenue, et des pertes reportées » (Valente, 1993 : 573-574). Donc, en apparence, la restitution en TC sauvegarde le message de TS ; en réalité, la traduction est totalement fautive !

Un traducteur un peu plus consciencieux pourrait être tenté de passer par l'anglais pour vérifier son « intuition », puisque la carence de dictionnaires techniques fiables et de ressources terminologiques spécialisées italien-français nous induit souvent à utiliser l'anglais comme langue pivot, ou, si l'on préfère, comme référence commune (*tertium comparationis*), pour reprendre un parallèle avec la linguistique contrastive :

- Line by line consolidation method,
- Proportional consolidation method,
- Equity method.

Or le Robert & Collins (1992 : 627)⁸ ne me donne aucune indication supplémentaire, puisque consolidation reste tel quel et que equity me confirme l'italien : equity capital = capitaux propres, fonds propres, situation nette, etc.

Le cas échéant, equity pourrait susciter quelque doute chez le traducteur, puisque c'est un mot-valise qu'on retrouve un peu à toutes les sauces avec quantité d'acceptions. En dernière instance, encore faut-il que le traducteur sache l'anglais, ce qui n'est pas toujours le cas quand on traduit de l'italien vers le français.

De cet exemple, pris parmi des centaines d'autres de même nature pour sa valeur emblématique, on peut tirer plusieurs enseignements :

- ◆ Le traducteur traduit *aussi* avec les mots, mais jamais uniquement avec : un seul mot ou terme a presque toujours plusieurs significations, dont le sens est donné - explicitement ou implicitement - par le contexte. Traduire un mot par son équivalent lexical dans le dictionnaire en faisant abstraction du contexte, c'est se condamner à coup sûr à l'incongruence⁹ (à moins d'être très chanceux...);
- ◆ Le doute et la curiosité sont les deux mamelles du traducteur : prendre pour habitude de douter systématiquement de ses certitudes, recouper en permanence ses informations, farfouiller constamment à la recherche de termes, d'indices, d'informations, de bi-textes ou de multi-textes (on en trouve de plus en plus sur Internet) qui placent les mots en

⁷ *Dictionnaire Français - Anglais - Italien* (1993). (Il se pourrait que cette lacune ait été comblée dans quelque réédition successive, mais je l'ignore).

⁸ Robert & Collins du Management (1992). (Là encore, j'ignore si cette lacune a été comblée dans quelque réédition successive).

⁹ Par analogie à la notion développée par Gouadec (1990 : 339) : « c. Congruence informative et formelle de texte à texte ».

situation et dévoilent leur mise en relation au sein de réseaux notionnels, etc., voici quelques règles de bonnes pratiques qu'un traducteur doit toujours garder à l'esprit.

Pour conclure, tout texte traduit résulte d'un processus de traduction complexe auquel s'intègre le traducteur - une ressource entre d'autres -, et dont il est primordial de connaître les tenants et aboutissants si l'on veut correctement cibler sa communication.

Maintenant, vous voudriez peut-être savoir quelles sont, en français, les trois méthodes utilisées pour l'élaboration du bilan consolidé :

- l'intégration globale,
- l'intégration proportionnelle,
- la MISE EN ÉQUIVALENCE.

De la traduction professionnelle aux professionnels de la traduction

L'univers de la traduction technique professionnelle est peuplé de professionnels de la traduction, certes, mais s'il fut un temps où il était le seul, le traducteur n'est plus aujourd'hui qu'un intervenant parmi tant d'autres, et probablement pas le plus important, quand bien même il reste au centre du processus traductionnel¹⁰.

De fait, aux fonctions « traditionnelles » de terminologue, spécialiste de PAO, chercheur/documentaliste et réviseur, il convient d'ajouter des profils professionnels plus récents, dont le localisateur, le chef de projet, le responsable AQ (qui interviennent avant, pendant et après le processus) ou le systémiste (chargé de gérer les systèmes informatiques et l'assistance technique), etc. sans que la liste soit exhaustive.

L'évolution qui se dessine semble donc marquée par une complexification permanente des activités du traducteur et des conditions d'exercice du métier :

- ◆ ce qui est censé simplifier la tâche du traducteur d'un côté (TAO/OAT, PTT, MT¹¹, outils de localisation, etc.) la complique souvent de l'autre, puisque cela signifie greffer sur les compétences linguistiques propres des compétences informatiques/techniques toujours plus poussées ;
- ◆ pour la plupart, les documents à traduire n'ont plus grand chose à voir avec le texte seul (intégration des graphiques, traduction des légendes, etc.) et impliquent la prise en charge de formats divers (avec respect de la longueur des champs, non-modification des balises, etc.) et nouveaux (surtout en localisation),

le tout s'accompagnant souvent d'une **détérioration des tarifs**, puisque les donneurs d'ordre prétendent souvent que ce surcroît de travail (et, par conséquent, de TEMPS) soit fait pour le même prix qu'auparavant !

Par conséquent, dans cette chaîne de la traduction, multiforme, et sans qu'il soit question ici de nier la nécessité d'en optimiser l'automatisation pour lui conférer un maximum de valeur ajoutée, où est, et quelle est la place du traducteur ?

Lors d'un séminaire sur la gestion des projets de localisation auquel j'ai récemment participé, le formateur a projeté un simple graphique représentant un triangle équilatéral, avec

¹⁰ À noter que ce processus ne concerne pas ici le cycle 1. compréhension - 2. déverbalisation/reconstitution de la logique interne au texte - 3. réexpression du sens, mais plutôt le processus organisationnel de gestion des traductions (chaîne de la traduction, ou *translation workflow*).

¹¹ Traduction assistée par ordinateur, outils logiciels d'aide à la traduction, poste de travail du traducteur, mémoires de traduction, etc.

aux trois côtés les légendes - DÉLAIS - COÛTS - QUALITÉ - et au centre le terme RESSOURCES.

J'étais carrément hypnotisé par ce triangle, qui faisait clairement ressortir la « ressource Traducteur » broyée dans l'engrenage impossible de faire cadrer des nécessités incompatibles, liées à la triple exigence des coûts, des délais et de la qualité (cités par ordre d'importance selon les clients), où les délais de remise de la traduction (c'est pour hier, comme on dit en italien) sont inversement proportionnels aux délais de paiement (à la fronde, et le plus tard possible), et où le niveau des prix reconnus au traducteur (tarifs plus bas possibles) est inversement proportionnel au niveau de qualité requis (toujours être ultra-spécialisé et omni-polyvalent) (Cf. Gouadec, 1991 : 543, multicom pétence).

Ce qui revient concrètement (et vainement) à demander au traducteur de réaliser la quadrature du triangle...

Ce qu'on doit faire

Si dans la réalité, la triade Rapidité d'exécution (productivité) - Rentabilité (au niveau du rapport coût/efficacité du service) - Qualité est un carcan qui assujettit toute l'activité traduisante en asservissant le traducteur (continuellement sous tension), dans l'absolu, la première phase serait de prendre sérieusement en compte les tâches du traducteur et des autres professionnels concernés selon les enjeux/implications de chaque traduction, tant aux plans linguistique, culturel, technique, financier, etc. que des ressources - humaines, documentaires, informatiques, ... - à mettre en œuvre.

Pour ce faire, il faut d'abord décomposer le processus, car seul un découpage en lots de travail peut aider à mieux appréhender le déroulement logique du cycle et l'imbrication des maillons de la chaîne.

En théorie, j'identifierais un processus élémentaire de gestion de la traduction - c'est-à-dire sans faire référence à la gestion d'un projet de localisation, beaucoup plus complexe -, en prenant la succession/superposition des 11 étapes identifiées par Gouadec (1989 : 59 - 67), selon l'organigramme simplifié ci-après :

3. Accord sur le cahier des charges
4. Remise au traducteur du document à traduire (Fournir une copie saine sur support papier ou sous forme de fichier électronique)
5. Remise de tout élément normalisé ou imposé (Terminologie normalisée, recommandée ou maison. Documents antérieurs de même type ou de même objet ou tout modèle)
6. Demande d'inventaires et propositions terminologiques, phraséologiques, typologiques
7. Demande d'échantillon de traduction
8. Demande de liste (index) documentaire
9. Validation des listes terminologiques, phraséologiques, des modèles d'organisation et des échantillons
10. Transmission des données documentaires au traducteur (Réponses aux questions, étude du produit)
11. Contrôle de la qualité de la traduction (Relectures)
12. Contrôle des corrections, validation finale
13. Réception de la traduction définitive

où 1. signifie « Définir les obligations respectives (délais, rémunération, critères de qualité) » et où les étapes [2. et 3.], [4., 5. et 6.], [7. et 8.] et [9. et 10.] sont regroupées par tranche.

Quelques commentaires, dictés par l'expérience :

- ◆ La définition des obligations respectives, qui nous ramène au fameux triangle, fait presque toujours ressortir les rapports de force qui caractérisent le parallélisme troublant des relations clients/bureaux de traduction et bureaux de traduction/traducteurs (...), où l'obsession de tirer constamment les prix génère un nivellement par le bas qui ne fait que se répercuter exponentiellement en bout de chaîne et s'accroître avec la concurrence sur Internet ; en revanche, presque jamais de prise en compte sérieuse des « tâches du traducteur et des autres professionnels concernés selon les enjeux/implications, etc. » ; là encore, c'est l'exception qui est la règle ! ;
- ◆ Le traducteur ne reçoit pas toujours une copie saine sur fichier informatique, nous l'avons dit pour les traductions juridiques, entre autres, où la qualité du support papier laisse souvent à désirer ;
- ◆ La « remise de tout élément normalisé ou imposé » fait volontiers défaut (à 80%, dirais-je, et il faut beaucoup, beaucoup insister dans 15% des cas supplémentaires...), autant parce que les clients rechignent à faire sortir d'autres documents de l'entreprise que par choix des bureaux de traduction, qui préfèrent forcer le traducteur à se débrouiller seul (bonjour les recherches !) plutôt que d'oser déranger *indûment* leur client ;
- ◆ La situation est sensiblement la même pour les points [4., 5. et 6.], et les points [7. et 8.] ne sont pour ainsi dire jamais pris en considération ;
- ◆ Les points [9. et 10.] mériteraient un développement à part, trop long dans le cadre de la présente contribution. Limitons-nous à dire que la relecture/révision finale doit (devrait) faire partie intégrante du processus, mais qu'elle est en réalité rarement prise en compte dans les délais imposés en début de mission. D'où l'urgence chronique et contre-productive qui caractérise cette phase du travail.

À vrai dire, les choses s'arrangent un peu (bien obligés...) lorsque le traducteur est intégré à un projet de localisation, mais les problèmes se situent alors à d'autres niveaux, surtout au niveau coordination/cohérence du projet, puisque diviser par 10 le volume global à traduire ne signifie nullement diviser par 10 les délais d'exécution, mais plutôt multiplier par 100 le degré de déperdition et de panique !

En pratique, et en conclusion, les traducteurs qui travaillent en indépendants se chargent seuls de toutes les opérations des points 3. à 10.^{12*}, et il serait temps d'envisager de systématiquement les faire travailler en collaboration, au moins deux par deux, comme les interprètes en cabine, ou au mieux en équipes.

☞ *Du traducteur homme- (ou femme) orchestre de la traduction à l'ingénieur(e) en communication multilingue (et) multimédia (1989 - 2002)¹²*

Entre ces deux dates : Internet ! Aux deux pôles, la même présomption irréaliste de l'omniscience/omniprésence du traducteur, $\frac{2}{3}$ Pic de la Mirandole et $\frac{1}{3}$ Michel Morin !

Or il est évident qu'on ne traduit plus après et avec Internet comme on traduisait avant - il s'en faut ! -, et que l'irruption du Web dans la traduction et la vie professionnelle du traducteur a considérablement changé la donne, sous plusieurs angles :

- La formation par la pratique et la recherche terminologique/documentaire ;
- Les « places de marché » dédiées à la traduction ;
- La possibilité pour chaque traductrice/traducteur de créer son espace virtuel sur la toile en guise de présentation/promotion de ses services,

12 (Gouadec, 1989 : XIII) / (Gouadec, 2002) ; * 13 ans plus tard, le réaménagement des 11 étapes de la traduction ne fait qu'accroître la responsabilité du traducteur dans le processus (Gouadec, 2002 : chap. 1 et 11).

toutes les potentialités du réseau, encore loin d'être judicieusement exploitées, permettant théoriquement à chacun(e) de faire jeu égal avec les bureaux de traduction, toutes proportions gardées. Essayons de tracer quelques lignes directrices.

Ce que je dois faire

En vue de la préparation de cette intervention, j'ai posé une question à des collègues sur un forum de ProZ.com (voir plus loin) :

« ... J'aimerais en particulier avoir l'opinion de celles et ceux qui ont fait des études de traduction avant de faire le grand saut, sur comment s'est passée la prise de contact avec l'univers de la traduction professionnelle (c'est comme je pensais, c'est mieux, c'est pire, c'est plein de surprises, ...), etc. »

Voici l'une des réponses :

« ... Il suffit en effet de tomber sur des choses comme (et de citer une offre de travail à 0,03 USD le mot¹³) pour être définitivement dégoûté de ce site. On n'a pas été formés à cela. (...) »

Mince alors, j'ai perdu mon temps. J'ai suivi une formation traditionnelle : licence (pas de LEA mais de psycho), ESIT, puis traductrice indépendante. Enfin, pas si traditionnelle que ça car c'était en plus de mon boulot à plein temps et en ne suivant que la moitié des cours mais avec un travail personnel important, et du point de vue fatigue j'en ai bavé. J'ai appris des choses extrêmement difficiles et une méthode de travail qui théoriquement peut s'appliquer à tout, mais c'était une formation générale et non technique, et le résultat est que je ne sais pas faire des traductions techniques ni médicales, que je n'ose pas faire des traductions juridiques et que je me retrouve donc dans la plupart des cas avec des textes généraux ou marketing sur toutes sortes de produits d'exportation, allant des cosmétiques au tourisme. Ce qui me fait dire qu'il vaut mieux être juriste ou médecin d'abord et faire de la traduction ensuite que l'inverse, et qu'en tout cas la vraie spécialisation doit se faire ailleurs. »

Ailleurs, oui, mais où ? Où, sinon sur Internet ?

Par conséquent, l'un des principaux enjeux à venir pour les traducteurs, débutants ou confirmés, est celui-ci : occuper le terrain, être présents, coûte que coûte, sur Internet. C'est un investissement, sûrement, mais à la portée de chacun. N'est-ce pas un investissement que de fréquenter un DESS de traduction ? D'une autre nature, peut-être, mais les deux sont largement complémentaires, toujours dans l'optique d'embrasser la profession libérale, et pas seulement.

Car se distraire avec Internet, c'est bien.

Mais se former sur Internet, c'est mieux...

Et travailler grâce à Internet, c'est encore mieux !

13 We are looking for a competent Italian-English translator for a long-term business relationship. Please provide *your best offer which needs to be equal to or better than 3 US cents per word* to secure the job.

À noter que l'agence en question, qui se targue d'offrir tous les services linguistiques possibles dans env. 300 langues citées, tout en précisant qu'il ne s'agit que d'un échantillon représentatif et non exhaustif des langues traitées (*Some examples of languages we fully support but not restricted to*) (!), précise par ailleurs : « ... exclusive use is made of the powerful XXX TRANSLATION SYSTEM™. This unique system uses fully certified translators using a proprietary patented methodology. (*sous-entendu : système propriétaire qu'elle vend aux traducteurs, dont ils n'auront jamais la moindre utilité...*) It is an investment in the latest technology that gives us an advantage over competitors – for our clients this means better value, 100% accurate translations. »

Effectivement, avec des traducteurs exploités à ce tarif, on imagine sans mal le niveau de fiabilité !

2. Chaque traducteur est un « apprenant perpétuel »

C'est en traduisant qu'on devient traducteur, et, pour se faire les os, la formation sur le tas est probablement ce qui reste de mieux lorsqu'on veut apprendre le métier. En affirmant plus haut qu'il y a un marché à deux vitesses, je me référais aussi aux bureaux de traduction, constamment à la recherche de bons traducteurs dans toutes les langues et qui se plaignent inmanquablement de ne pas en trouver.

Il suffit pour s'en convaincre de voir la course à laquelle se livrent les bureaux lorsqu'il y a un gros projet à traiter, tous à la recherche des meilleurs pour pouvoir présenter une offre au client tout en assurant leurs arrières côté ressources humaines.

Côté documentaire, Internet est la solution miracle pour pratiquer en étudiant la traduction « en contexte », puisque l'on peut y trouver de la documentation multilingue sur n'importe quel sujet (thèses, manuels techniques, brochures, études, etc.) il n'y a qu'à chercher, sans croire pour autant que cette recherche soit facile : a contrario, elle serait plutôt contraignante, tantôt fastidieuse, vu le temps qu'elle exige, mais la curiosité et la soif de savoir finissent toujours par être rassasiées.

Côté terminologie, lexiques et glossaires en tout genre foisonnent, assez souvent de qualité excellente. À titre d'exemple, en sept ans (j'ai accédé pour la première fois à Internet en 1996), j'ai réuni une base documentaire/terminologique trilingue indexée d'environ 200 millions de mots, qui, la plupart du temps, me permet de suppléer avantageusement à la carence de dictionnaires bilingues spécialisés italien-français.

D'autre part, dans le cas exemplaire de la traductrice qui m'a répondu sur le forum en se plaignant - à juste titre - des tarifs dérisoires souvent appliqués, les traducteurs « débutants » doivent aussi accepter de pratiquer un juste milieu entre ces tarifs dérisoires et ceux des traducteurs « confirmés », en sachant que ces derniers ont déjà beaucoup de difficultés à faire reconnaître leurs « prétentions économiques » ! Ce qui est tout à fait ridicule, si l'on pense qu'il faut en moyenne une bonne dizaine d'années pour former un « vrai » traducteur technique polyvalent. Quoi qu'il en soit, la première chose à faire est d'étudier les prix, de se fixer une fourchette raisonnable, réaliste, individuelle (les barèmes standard ne servent plus à rien quand vous êtes seul à négocier, que ce soit avec le client direct ou avec le bureau), et de s'y tenir, sauf cas très exceptionnels. Question de sérieux.

Un dernier point, mais qui a son importance : face aux tests de traduction que font passer les bureaux en prévision d'un projet, traducteurs « débutants » et traducteurs « confirmés » sont sur la même ligne de départ, et il m'est déjà arrivé de me faire démolir sur un test de médecine que j'avais remis un peu trop rapidement, ce qui m'avait inspiré cette réaction sur un forum : *« Je dois donc conclure que je me suis laissé prendre au piège du test qui n'avait pas l'air très difficile et que j'ai fait vite en sous-estimant le niveau de difficulté... J'ai pourtant déjà traduit deux ou trois centaines de pages dans le domaine médical. Ce qu'il y a de bien, dans notre métier, c'est qu'après avoir traduit des milliers de pages, il faut de toute façon se remettre en question à chaque traduction. Je trouve ça fatigant, à la longue, qu'on puisse jamais se reposer sur ses lauriers... »*

Donc, en termes absolus, après plus de 17 ans de profession et près de 40 000 pages traduites, je n'ai aucun avantage par rapport au traducteur qui commence dans le métier et qui soumet son test en même temps que moi. Cela est si vrai que les bureaux de traduction qui me contactent me demandent régulièrement si je suis disposé à faire un test. Après quoi, libre à moi d'accepter ou de refuser.

3. Les « places de marché » dédiées à la traduction

- ◆ Premier constat : elles sont la reproduction exacte au niveau global de ce qui se passait avant Internet au niveau local du marché de la traduction ! Les problèmes y sont les

mêmes, les risques et les travers aussi. En revanche, le principal avantage est que les débouchés en termes de travail potentiel sont pratiquement illimités.

- ◆ Deuxième constat : le client direct y est quasi absent, l'interaction se limite essentiellement au binôme bureau de traduction/traducteur.
- ◆ Troisième constat : la concurrence y est plus rude, puisque les traducteurs y affluent de partout et que les tarifs pratiqués ici et là peuvent aller du simple au quintuple. La seule consolation pour les traducteurs francophones étant que la compétition porte davantage sur le marché anglais LC que français LC.

Au-delà de ces constatations, ce sont des espaces virtuels¹⁴ qui ont le grand mérite de mettre en contact, outre les bureaux de traduction et les traducteurs, les bureaux de traduction entre eux et les traducteurs entre eux, un tel brassage ne pouvant qu'être bénéfique pour faire se rencontrer les intervenants concernés à tous les niveaux. En dernière instance, cela permet d'identifier les moutons noirs, profiteurs, exploités et mauvais payeurs de toute sorte, puisque, comme dans tout microcosme, les choses finissent toujours par se savoir.

En fin de compte, ce sont des observatoires très utiles, tant pour mettre le traducteur en relation avec ses pairs que pour lui faire toucher du doigt la réalité d'un marché « internationalisé » et, de ce fait, hyper-concurrentiel, tout en lui permettant d'élargir son fonds commercial ou de le créer. Cependant, loin d'être la seule ressource pour bâtir une clientèle grâce à Internet, elles sont complémentaires à d'autres initiatives. Et même si elles proposent à tous leurs adhérents (mais pas seulement) d'héberger leur page, voire leur site, le meilleur moyen pour sortir du lot est encore de développer sa propre présence sur le réseau.

4. Votre « carte de visite » sur le Web

Un traducteur sûr de lui - c'est-à-dire sûr de son professionnalisme, du sérieux de ses services et de la qualité de ses traductions - doit être sans complexes vis-à-vis de la concurrence. À côté des grandes industries de la langue, la traduction est aussi un marché de niche, une réalité qui attend probablement, à terme, la grande majorité des traducteurs libéraux.

Sans vouloir faire un cours de marketing sur les manières de constituer et de promouvoir son capital image dans l'univers professionnel, il serait bon que chacun(e) réfléchisse à sa visibilité sur la toile : en traduction, comme dans bien d'autres métiers, l'apparence aussi fait le pro !

Il y a plus de 10 ans à peine, le rayon d'action du traducteur se limitait traditionnellement à sa ville, quelquefois à sa région ou à son pays, plus rarement à plusieurs.

Aujourd'hui, avec Internet, vous pouvez mettre en œuvre une véritable politique client, une stratégie de conquête digne d'une entreprise !

Devenez donc l'entrepreneur de vous-même, en commençant par vous poser les bonnes questions :

- l'image que je donne de moi-même me correspond-elle ? En quoi puis-je l'affiner ?
- l'image que je souhaiterais donner de moi-même correspond-elle à celle que les autres perçoivent de moi ? Est-ce que ma communication (pour peu que j'en aie une) véhicule un message de modernité et de sérieux professionnel ?
- penserais-je d'un traducteur n'ayant ni carte de visite ni adresse professionnelle qu'il est sérieux, fiable et digne de confiance ?

Or la réponse à ces questions tient en seul concept, développer un site Web qui puisse vous procurer :

14 Sans citer la bonne trentaine de sites qui occupent ce créneau, mentionnons pour mémoire ProZ.com, Acquiarius.net, TranslatorsCafe.com, Translatorsbase.com, Gotranslators.com, Traduguide.com, Trally.com, etc.

- une vitrine pour présenter votre CV et vos services, en sachant que, sur Internet, il y a toujours quelqu'un, quelque part, qui a besoin de vous ;
- un lieu virtuel, qui n'en est pas moins réel, où tous ceux qui souhaitent vous contacter peuvent le faire dans la plus grande liberté, quand et d'où ils le veulent - soit 24 heures sur 24, 7 jours par semaine, depuis n'importe où sur le globe ;
- un bureau à demeure, opérationnel, sans secrétaire ni investissements coûteux, d'où vous touchez autant de monde qu'une multinationale ayant des filiales aux quatre coins de la planète.

Telle est la première étape pour démarcher vos clients potentiels, directs ou bureaux de traduction : n'attendez pas que ce soit eux qui vous contactent, partez plutôt à leur rencontre. Ou, pour le moins, laissez-vous trouver...

Conclusion

Il y a près de 15 ans, M. Gouadec (1989 : 126) écrivait ceci :

L'une des évolutions à court terme pourrait donc porter sur l'assimilation de la « traduction » à une rédaction dans laquelle le document initial servirait uniquement de référence ou source d'informations qui, analysées et synthétisées par le traducteur, seraient ensuite reformulées ou réexprimées selon les contraintes posées par le public, le type de document, et les utilisations voulues ou prévues du document. Pareille évolution inciterait sans doute à ressusciter, dans la mesure du possible, la rédaction conjointe ou parallèle dans laquelle des auteurs produiraient, par exemple, des documentations parallèles de même type (mode d'emploi, notice, etc.) en les adaptant chacun à son public « national » spécifique.

L'évolution qui se dessine en ce sens mérite réflexion de la part des traducteurs, mais aussi de la part des donneurs d'ouvrage qui y trouveraient peut-être une meilleure adaptation fonctionnelle des documents à leurs multiples destinations.

La meilleure façon de traduire est peut-être bien de rédiger d'abord et même de rédiger seulement.

Malheureusement, à la lumière des faits, force est d'observer qu'on n'en prend pas le chemin !

Or c'est probablement LA RÉPONSE qu'attendent des centaines de milliers de PME/PMI partout dans le monde qui auront (auraient déjà) besoin que leurs sites soient localisés dans les principales langues commerciales. Et je ne parle pas ici de localisations portant sur des milliers de pages, mais sur des quantités plus modestes, quoique significatives, à la portée d'artisans-traducteurs individuels ou maillés en réseaux modulables et de qualité, beaucoup plus flexibles et abordables que des organisations mastodontes.

Le marché à conquérir est immense, inépuisable serais-je tenté de dire.

Toutefois, cela ne sera possible sans qu'il y ait au préalable sensibilisation et prise de conscience, au moins à trois niveaux :

3. Au niveau des clients

Il faudrait finalement qu'ils comprennent ce qu'est un traducteur, et ce qu'est une traduction ! Qu'ils comprennent par exemple que toute traduction qui sort de leur entreprise fait partie intégrante - au même titre que leurs rapports annuels ou autres - de leur communication institutionnelle, et, en tant que telle, qu'elle doit être soignée avec une attention particulière et planifiée avec suffisamment d'avance. Idem pour leurs sites Internet.

Qu'ils comprennent en outre qu'une bonne traduction - comme tout produit, ou, si l'on préfère, comme tout produit-objet fortement vecteur d'image - est porteuse d'une valeur ajoutée importante, immatérielle et symbolique, dont le prix dépasse largement la simple fonctionnalité. Qu'ils comprennent encore qu'ils ont intérêt à faire de leurs traducteurs des consultants/collaborateurs de confiance, au même titre que leurs juristes ou leurs comptables, et qu'ils apprennent à chercher et repérer les bons traducteurs et/ou bureaux de traduction.

Mais, pour ça, faudrait-il aussi que quelqu'un le leur explique. Or, en l'état actuel des choses, je vois difficilement les bureaux de traduction tenir ce rôle puisque, pour la plupart, ils sont trop à la botte des bons vouloirs de leur donneurs d'ordres (stricto sensu...), sous le fallacieux prétexte que le client est roi et qu'il peut demander n'importe quoi pourvu qu'il paye. Ou alors il faudrait vraiment qu'il paie très cher, et encore, à l'impossible nul n'est tenu !

C'est donc aux traducteurs, indépendants ou salariés du privé et du public, qu'il incombe de faire œuvre de pédagogie, patiemment et constamment : patience et longueur de temps finiront bien par porter leurs fruits...

4. Au niveau des bureaux de traduction

Au lieu de brader à tout-va, il faudrait finalement qu'ils comprennent qu'ils auraient tout intérêt à ménager la chèvre et le chou, comprenez le client et le traducteur, plutôt que de toujours répercuter sur celui-ci les lubies de celui-là. De plus, en tant qu'interface entre les deux, ils occupent une position stratégique pour encourager collaboration et dialogue à tous les niveaux.

Ils sont d'ailleurs moins excusables que les clients car, à la différence de ces derniers, eux devraient au moins savoir ce que signifie « être traducteurs » et, partant, ne pas exiger n'importe quoi, en dépit du bon sens dans la plupart des cas. Qu'ils comprennent donc que les traducteurs ne sont pas corvéables à merci, et que la fidélisation des (bons) clients passe avant tout par la fidélisation des (bons) traducteurs, ce qui signifie créer des liens humains d'un bout à l'autre de la chaîne, fondamentalement basés sur le respect des uns et des autres, et du travail des uns et des autres.

5. Au niveau des traducteurs

À chacun(e) revient la responsabilité de prendre en main son avenir professionnel, même s'il faudrait vraisemblablement repenser - voire réinventer - la (les) fonction(s) du traducteur.

Pour autant, les traducteurs ne sauraient être les seuls acteurs d'une telle remise à plat, puisque les parties prenantes sont aussi bien les pouvoirs publics que les clients, les universités et les instances formatives que les grandes organisations internationales, les bureaux de traduction que les traducteurs eux-mêmes.

En attendant, il y a du pain sur la planche :

- ◆ revoir la largeur et la profondeur de leur métier en étoffant leurs compétences : traducteurs d'abord, certes, mais aussi adaptateurs / rédacteurs techniques / auditeurs linguistiques / médiateurs culturels, etc. ;
- ◆ étendre et qualifier davantage leurs offres de services, notamment sur Internet, où leur présence est désormais incontournable et où une coopération serait la bienvenue avec d'autres figures professionnelles consolidées : concepteurs de sites, infographistes, référenceurs, publicitaires, etc. ;
- ◆ travailler sur la « relation-client » et la fidélisation de leur clientèle, directe ou bureaux de traduction - quand bien même il s'agit d'un concept extrêmement évanescent (...) -, avec une double orientation :
 - garantir la qualité dans le cadre d'un rapport qualité / prix satisfaisant,

- fournir autant que possible conseil, disponibilité, professionnalisme et sympathie (ce qui ne gâche rien), autant de signes émis vers leurs interlocuteurs ;
- ◆ bâtir un véritable parcours-client autour du produit-translation, ce qui signifie expliquer et expliquer encore ;
- ◆ assurer une veille constante pour ne jamais perdre de vue les évolutions technologiques et les tendances du marché.

Voilà.

Le marché est immense, inépuisable disions-nous, et il ne demande qu'à être conquis.

Le chemin est tracé, les pistes sont balisées, il n'y a plus qu'à les suivre...

Merci.

Bibliographie :

Burloux, F., La réexpression, in *Livre blanc sur la formation des traducteurs* (Contribution des enseignants du DESS ILTS de l'Université de Paris 7), site de Michel Rochard

<http://perso.wanadoo.fr/michel.rochard/Methodologie/Enseignement.html>

Cosculluela, C., (1996) *Traductologie et sémiotique peircienne : l'émergence d'une interdisciplinarité*, Thèse pour le Doctorat d'Études Anglophones

<http://www.mshs.univ-poitiers.fr/Forell/CC/00Sommaire.html>

Gouadec, D., (1989) *Le traducteur, la traduction et l'entreprise*, Paris, AFNOR

Gouadec, D., (1990) Traduction signalétique, in *Meta*, XXXV, 2, pp. 332-341

Gouadec, D., (1991) Autrement dire... pour une redéfinition des stratégies de formation des traducteurs, in *Meta*, XXXVI, 4, pp. 543-557

Gouadec, D., (2002) *Profession : Traducteur - Traducteur alias Ingénieur en communication multilingue*, Paris, La Maison du Dictionnaire

Guillemin-Flescher, J., (1997) La Traduction, in *Encyclopædia Universalis*, vol. 22, pp. 829-831 © Encyclopædia Universalis France S.A.

Hermans, A., (1999) Traduction et néologie. Proposition de coopération au niveau européen, *Actes de la Conférence sur la coopération dans le domaine de la terminologie en Europe*, EAFT/AET, Paris, 17-18-19 mai 1999 (<http://www.eaft-aet.net/actes/HERMANS.htm>)

Kraif, O., (2001) *Constitution et exploitation de bi-textes pour l'Aide à la traduction*, Thèse en Sciences du langage

<http://www.u-grenoble3.fr/kraif/doctorat.htm>

<http://www.u-grenoble3.fr/kraif/publis/these.pdf>

Podeur, J., (1993) *La pratica della traduzione*, Napoli, Liguori Editore

Robert & Collins du Management, (1992), *Commercial - Financier - Économique - Juridique*, Paris, Dictionnaires le Robert

Robert, P., (1995) *Nouvelle édition du petit Robert*, texte remanié et amplifié sous la direction de Josette Rey-Debove et Alain Rey, Paris, pp. 1745-46

Rochard, M., Approche contrastive, in *Quelques réflexions sur la traduction*, site Internet

<http://perso.wanadoo.fr/michel.rochard/Methodologie/Traductologie.html>

Valente, M., (1993) *Dictionnaire Français - Anglais - Italien / Économie - Finance - Banque - Comptabilité*. Éditions Dalloz